

blâmes à l'entrée. Il y avait dans les diverses pièces une vingtaine environ d'hommes grièvement blessés, mais qui auraient pu être sauvés s'ils avaient reçus des soins immédiats. L'un d'eux, le neuvième, descendit même l'escalier, mais il tomba près de la porte qui conduisait à la maison voisine, et par laquelle nous sortîmes. Ce malheureux se nommait Ilia ; c'était le tuilier bulgare de Ghevghéli. Nous avons été arrêtés ensemble, et c'est pourquoi je pus le reconnaître.

« Par une petite porte, nous entrâmes dans une maison grecque où il n'y avait personne. Tous avaient fui. Par bonheur, la porte cochère était ouverte. Nous prîmes le chemin de la colline sans chercher les sentiers. J'étais très faible, aussi je restai en arrière. Des huit rescapés, j'étais le seul qui fût soldat. Les autres, qui étaient moins blessés et plus solides que moi, purent s'enfuir plus vite et je restai seul. Je me traînai jusqu'au sommet de la colline où je trouvai des soldats bulgares. Je partis à pied vers Névrocop. Il y avait avec moi des soldats, Turcs de Bulgarie pour la plupart. Après une heure et demie de marche, je rencontrai des troupes et un officier. Comme je ne pouvais pas parler, j'enlevai le mouchoir de mon cou, je lui montrai les plaies et lui fit comprendre par des signes que j'étais épuisé et ne pouvais marcher. Il eut pitié de moi, me fit monter sur une voiture, et, ainsi, je fus sauvé. Je restai trois heures dans cette voiture, puis on me descendit. L'armée était à l'arrière, et, en chemin, il y avait eu du désordre. Je marchai encore pendant dix heures et j'arrivai à Névrocop. Je n'avais rien mangé, parce que je ne pouvais pas avaler. Je restai à Névrocop deux jours. Une vieille femme m'abrita dans sa maison. On me pensa à l'hôpital, on me banda le cou et on me mit de la toile cirée. La vieille me trouva du lait, de la mie de pain, et, au prix de bien des douleurs, j'arrivai à avaler un peu de nourriture. Ce fut mon premier soulagement. Le cinquième jour après mes blessures, je pus enlever ma chemise ensanglantée. Un hôpital était installé là, mais ce ne fut que pour deux heures. En effet, l'ordre vint de fuir parce que les Grecs avançaient. Je partis donc pour Rasloga, car on disait que l'hôpital serait installé à Mehomia. Je voyageai deux jours. Nous arrivâmes enfin dans le district de Bania, après seize heures de marche. Mais je ne trouvai rien à manger, et nous fûmes de nouveau obligés de partir de Mehomia pour Lydjéné. Je m'étonne d'avoir trouvé assez de forces pour traverser ces hautes montagnes sans pansement et sans nourriture. Nous restâmes à Lydjéné deux jours, et là, je fus pansé. De cet endroit, on m'expédia à Pasardjik, car on s'appretait à fuir devant les Grecs qui prirent Mehomia. A Mehomia, je trouvai ma femme et mes trois enfants qui avaient fui de Strumitza, et je partis vers Pasardjik avec ma famille. A Pasardjik, je perdus mon fils cadet, âgé de neuf mois, et ma femme tomba malade. A Strumitza, nous avons tout perdu. La ville est brûlée. »